

## LES "POURQUOI?" D'UNE JEUNE FILLE

Que cela me rende rêveuse,  
Voilà ce que je sais très bien,  
Mais heureuse ou bien malheureuse...  
En vérité, je n'en sais rien !  
Je chante, je ris, je suis folle,  
Et je cours comme un oiseau vole,  
Puis, tout à coup, je ne sais quoi  
M'opprime, qui n'est pas sans charmes  
Et je me mets à fondre en larmes....  
Pourquoi ?

C'est hier qu'à la dérobée,  
Ainsi toute seule et tout bas,  
Ma première larme est tombée....  
Et cela ne s'arrête pas !  
Tout le long du jour, je soupire  
A me faire éclater de rire,  
Et toute la nuit, en émoi,  
Je fais et refais un rêve  
Qui jamais, hélas ! ne s'achève....  
Pourquoi ?

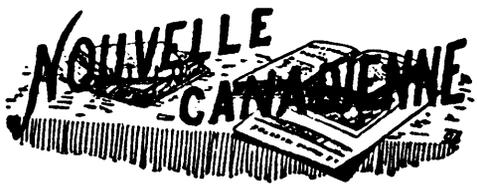
Parfois j'ai des torpeurs étranges ;  
Je reste là, les yeux au ciel,  
A regarder passer les anges,  
Ce qui n'est pas bien naturel ;  
Je suis vaguement inquiète,  
Il me vient des mots de poète :  
Espoir ! amour ! extase ! foi !  
Et je me répète à moi-même]  
Pendant des heures : " Je vous aime ! "  
Pourquoi ?

Ah ! que je voudrais être belle !  
Avoir vingt ans comme ma sœur !  
On lui dit : " Vous " " Mademoiselle,"  
Des choses pleines de douceur,  
D'une voix qui m'est inconnue....  
Mais moi, la dernière venue,  
On me dit : " Petite " ou bien " Toi."  
On m'embrasse sans prendre garde  
Et personne ne me regarde....  
Pourquoi ?

Encore, si j'étais malade !...  
Etre malade est si joli !  
On prend un petit air maussade ;  
On va de sa chaise à son lit ;  
Dans une longue robe blanche,  
On se tient comme un lis qui penche ;  
On est pâle !... tandis que moi  
Je me porte bien, je suis rose....  
Oh ! quelle insupportable chose !  
Pourquoi ?

Mais se peut-il qu'on s'évertue  
A pleurer ainsi dans les coins ?  
On dit que le chagrin nous tue :  
S'il me faisait maigrir au moins !  
Et, tenez ! cela recommence !  
Si ce n'est pas de la démence !  
Mais, enfin, qu'est ce que j'ai ? quoi ?  
Oh ! quel service il va me rendre  
Le premier qui s'aura m'apprendre  
Pourquoi ?

EDOUARD PAILLÉRON.



## UN BAL DE FAUBOURG

(Suite et fin)



Les musiciens changent d'air  
et de figures, en prennent  
de plus conformes à la cir-  
constance et commencent à  
jouer le *mistigris*, le *rill* le  
plus en vogue des cinq fau-  
bourgs de Montréal.

Vous peindre l'agilité, la  
souplesse et la grâce qu'y  
mirent les deux jeunes gens  
sersit difficile. Les petits airs  
mutins de la danseuse, ses  
faits simples, ses mines tour à tour dédaigneuses et  
engageantes, ses jolis petits pieds que ne recouvrait  
qu'un bas blanc) elle avait, comme les autres, ôté  
ses souliers), sa taille dégagée, tout en elle justi-  
fiait parfaitement, même à mes yeux, l'admiration

dont elle était l'objet. Le danseur était un beau  
garçon à favoris noirs très longs et les cheveux de  
même ; les collets de sa chemise bleus s'abaissaient  
gracieusement sur une cravate à nœud coulant, de  
couleur rouge et noire. Il portait un pantalon  
blanc retenu à la ceinture par une sangle de cuir  
à patente, et était en chaussons. Il poursuivait sa  
partenaire avec acharnement, lui tendant la main,  
l'invitait à s'arrêter un instant, un petit instant,  
toujours dansant, accordant et battant l'aile de  
*pigeon*. C'était merveille, c'était charmant ; j'é-  
tais enchanté. Alors je me pris à rire à part moi  
de nos quadrilles, de nos valse, de notre polka  
même, danses mesquines et sans animation aucune,  
comparées avec un *rill* comme celui qui s'exécutait  
sous mes yeux.

Nos danseurs venaient de commencer, et déjà  
ils avaient la figure en feu ; ils s'animaient, s'ani-  
maient toujours, et toujours montrant, dévelop-  
pant de nouvelles grâces, improvisant de nouveaux  
pas, de nouvelles figures.

J'étais assis, sur le bout d'un banc, près de So-  
phie, que j'avais oubliée pendant l'action quand,  
derrière moi, j'entendis :

— Tu t'en iras comme tu pourras, ma beauté.

L'enfant frémit de la tête aux pieds, mais ne  
répondit rien.

C'était Jos qui lui donnait un avis préalable,  
afin qu'elle n'en prétextât cause. Un mot de moi la  
rassura. Elle avait tort, pourtant.

Après le *rill*, aussi gracieux qu'acharné, puis-  
qu'il dura près de cinq minutes, le héros alla dépo-  
ser son héroïne, à demi renversée dans ses bras,  
sur le siège le plus près, au milieu des applaudis-  
sements et de l'admiration de tous les assistants  
émerveillés. Chacun les félicita, chacun souhaita  
en pouvoir faire autant, et tout le monde, même  
les demoiselles, allèrent à la table de Mlle Millie  
prendre un verre à leur santé. Je me rendis à la  
table comme les autres.

Mlle Millie avait été chercher une bouteille de  
vin discrètement cachée dans une armoire, et  
qu'elle avait mise en réserve pour les dames. Elle  
me fit l'honneur de me verser le premier verre pour  
Sophie, me disant que c'était du vin. J'y crus et  
fis mieux que saint Thomas, j'y crus sans y goûter,  
car la couleur ne le recommandait nullement. L'on  
servit toutes les dames de ce nectar, et les hommes  
s'emparèrent de la carafe au whisky. Je tends  
mon verre, on verse sans ménagement. A peine  
eussé-je porté cette maudite boisson à ma bouche  
que je la rejetai aussitôt sur le plancher. C'était  
tout bonnement du vitriol mêlé à de l'eau tiède,  
le tout assaisonné de poivre rouge. J'avais déjà  
bu quelque chose de semblable à la Pointe-aux-  
Trembles et à Sainte-Scholastique, et j'avais immé-  
diatement (pardonnez-moi le mot), j'avais immé-  
diatement vomi à en rendre l'âme.

Ces messieurs n'avaient probablement pas été  
informés de ce qui m'était arrivé ; ils m'auraient  
sans doute pardonné ; car ils se formalisèrent au  
dernier point de ce que j'avais fait une grimace de  
dédain en rejetant le contenu par terre. J'enten-  
dais chuchoter de tous côtés :

— C'est quelque sauteur de comptoir, quelqu'ai-  
greffin, et ça fait le dégoûté, le difficile.

D'autres soutenaient que j'étais quelque clerc-  
notaire, tout dernièrement échappé du collège.  
Chacun me jetait son mot, son épithète par la  
tête, et je n'entendais de toute part que s....  
aigrefin, s.... sauteur de comptoir, s.... clerc-  
notaire, et maintes autres injures de ce genre. On  
semblait avoir oublié tout le reste pour m'insul-  
ter et m'injurier, cependant ils parlaient, criaient  
sans me regarder, et sans s'adresser encore direc-  
tement à moi.

Je commençais à croire qu'il était prudent de  
me retirer du bal, quand Sophie vient me dire que  
Jos voulait tout simplement me faire passer par  
la fenêtre, que je ferais bien de m'en aller tout de  
suite, et qu'elle aussi s'en allait avec moi. Je suis  
sans me faire prier ce conseil, il n'y avait pas  
moyen de faire l'entêté avec une douzaine de  
jeunes gens dont chacun pouvait en faire deux  
comme moi. Sophie donc, met son châle et son  
chapeau, je salue Mlle Millie, la remercie de ses  
politesses, et nous nous dirigeons vers la porte qui  
était encombrée de monde. Ce fut avec toutes

les peines imaginables que je me pus frayer un  
passage.

J'étais à peine à un arpent de la maison, lorsque  
j'entends quelqu'un courir derrière nous. C'était  
le jeune frère de Sophie qui se trouvait dans la  
foule à la porte et qui venait me prévenir que  
Jos venait de dire par la fenêtre qu'il fallait me  
donner une *rinçe*.

— Sauvez-vous, dit-il, j'irai reconduire Sophie  
chez maman.

Ces mots étaient à peine prononcés que j'en-  
tends les cris de :

— A bas l'aigrefin, à bas le clerc-notaire, à bas  
l'espèce de *monsieur* !

Les juréments et les imprécautions m'arrivaient  
encore tout chauds dans les oreilles. Je pars à  
toutes jambes sans dire bonsoir à Sophie, je n'en  
avais pas le temps.

Les enragés couraient d'une force décourageante ;  
je me retourne, ils arrivaient. J'aperçois une porte  
de cour entr'ouverte, je m'y jette à corps perdu,  
vas me frapper la tête sur la barre qui sert à  
joindre les deux battants ; qu'importe, je laisse là  
mon chapeau et gagne dans le fond de la cour. Ils  
m'avaient vu entrer, j'en étais sûr ; il faisait un  
clair de lune affreux. Je m'enfonçais dans un petit  
bâtiment par un trou d'un pied carré au plus.  
Deux de ces animaux dont la chair répugne tant  
aux enfants d'Israël m'accueillirent par des grog-  
nements que je ne puis traduire littéralement en  
français, mais qui me semblèrent exprimer un mé-  
contentement formel. J'avais autre chose que de  
m'informer si la chose leur agréait ou non. Aussi  
n'en fis-je nul cas, et allai-je me blottir dans un  
quart à pois à peu près vide qui se trouvait dans  
le coin de l'appartement (vous donnerez à ce loge-  
ment *pro tempore*, tout autre nom qui vous plaira).

Je venais de me jeter dans le quart, tout en  
laissant un notable morceau de la partie foncière  
de mon pantalon après un malheureux clou qui  
semblait se trouver au bord du quart tout exprès  
pour seconder mes ennemis acharnés, lorsque ces  
derniers arrivèrent dans la cour en sacrant, jurant  
et tempétant, criant :

— Où est-il ? où est-il ? qu'on le bûche, qu'on  
l'écrapoutisse, qu'on le désosse, le pendard, le  
gueux ! Ah ! tu fais le difficile, l'écoeuré ! Ah !  
tu viens nous vomir à la face, prendre des petits  
airs dédaigneux !... Tu veux te marquer de nous  
autres... Eh bien, rira bien qui rira le dernier.

Et puis ils cherchaient, cherchaient partout,  
dans tous les coins et recoins de la cour, dans la  
remise, dans l'écurie ; mais ils ne s'avisèrent pas  
de deviner où j'étais.

Je leur avais sans doute paru trop dédaigneux  
pour qu'ils me crussent, en compagnie de mes deux  
hôtes, qui mêlaient leurs grognements à leurs cris,  
et paraissaient aussi indignés qu'eux à cause du  
service forcé qu'ils me rendaient. La haine de mes  
compagnons venait-elle de la crainte qu'ils avaient  
que je m'emparasse du reste de pois qui se trou-  
vait au fond du quart, ou de tout autre motif ?  
C'est ce que je n'ai jamais pu m'expliquer.

Cependant, un de la troupe eut le bon esprit de  
croire que j'avais sauté dans le champ qui se trou-  
vait derrière la propriété où j'étais. Tous saisirent  
cette idée et sautèrent dans le champ, espérant de  
m'y trouver.

Peu à peu, le bruit s'apaisa, et je finis bientôt  
par ne plus entendre dans le lointain que des frag-  
ments de juréments qui n'arrivaient qu'à peine à  
mes oreilles inquiètes.

J'allais sortir de l'appartement, quand j'entends  
le propriétaire du lieu, se plaignant en termes éner-  
giques aux personnes qui s'étaient rassemblées à la  
porte de la cour, où j'avais laissé mon chapeau, de  
ce que je m'étais permis de pénétrer sur son ter-  
rain, et qui disait que je méritais bien qu'on me  
rossât de la bonne manière pour la peur que lui  
avait causée tout ce tintamarre. Je conclus donc  
qu'il n'était pas encore temps de me montrer et  
que je devais laisser appaiser cet homme, envers  
lequel enfin je n'avais aucun tort, car il ne savait  
pas même de quoi l'on m'accusait.

En attendant que la colère du propriétaire se  
passa, je me pris à réfléchir à ma présente situa-  
tion et je trouvai qu'enfin je n'avais pas pire des-  
tin qu'un ancien philosophe qui avait passé une  
partie de sa vie dans un tonneau. Je pensai à